

I

LA RENCONTRE

Ma vie en vérité commence le jour où je t'ai rencontré

Louis Aragon

En ce début d'automne, dans le ciel clair, un voile vaporeux flottait sur le rebord septentrional du Larzac ; l'après-midi demeurait chaud et Berthe sentit quelques gouttes perler sur son front qu'elle n'essuya pas. Pourtant ces pâles cirrus, tels des flocons arachnéens, n'altéraient en rien la pureté de l'air. Sous le rebord rocheux, les bois sombres dominaient les prairies reverdies par les orages de fin d'été. Le canyon du Tarn marquait une rupture brusque, de plus de quatre cents mètres, avec la monotonie du plateau et tout en bas serpentait la rivière dont l'habituel vert épinard s'était changé en teinte chocolat, en raison des pluies récentes.

Depuis le petit causse de Calcines, la jeune fille profitait de la netteté parfaite de la vue sur ce paysage familier. Au-dessus des jardins exposés au Midi, et masqués par l'arrêt brutal de la courte vallée suspendue, montait une fumée bleutée dans le grand silence de l'après-dîner. De son village de Peyre, caché par la falaise – d'où il tirait son nom – aucun bruit ne parvenait jusqu'à elle. En l'absence totale de vent, tout paraissait endormi. Cependant de loin, sur la rive opposée, faible mais net tout de même, se fit entendre un aboiement soudain, presque incongru dans ce monde assoupi. « C'est sûrement un chien de Linas », pensa-t-elle. En fait ce cri agit aussi violemment que la sonnerie d'un réveil et, par réflexe, elle se retourna vers ses deux chèvres et ses douze brebis somnolentes.

– *Veni, veni, veni*, lança-t-elle vers les paisibles ruminants.

Coureuse, sa chienne, s'était allongée dans l'herbe, elle habituellement si prompte à tarabuster les brebis laitières récalcitrantes. Rêveuse, la bergère jouait encore parfois avec les grillons ou les sauterelles pour se désennuyer, même si elle avait définitivement délaissé sa flûte de bois. Dans le bourg elle était connue pour son agilité : il fallait la voir, penchée en avant, s'agrippant aux buissons, glissant et trébuchant parfois ! Dans ses gestes vifs, dans son visage tendu, aux yeux dilatés, on pouvait déceler la ressemblance avec l'une des chèvres qui guidait généralement le troupeau et grimpait toujours plus haut entre les buis, pour brouter. Son besoin de bonheur gonflait la jeune fille comme un ballon léger. Si elle appréciait le grand air, Berthe en revanche n'aimait guère la traite, à elle imposée par Adolphe, son père, qui lui prenait presque une heure, matin et soir, durant sept mois, quasi de l'année. Mais plus que cette tâche astreignante, vécue comme une contrainte lourde, ce qu'elle redoutait, en dépit de ses seize ans et demi, c'était l'apparition du loup ! Pourtant on le lui avait seriné, le danger demeurait extrêmement faible, les attaques rares, d'autant plus que le troupeau était enfermé le soir dans l'étroite bergerie précédant la cave, sous la maison. D'autre part lorsque l'attrition ne prenait pas le dessus, une inquiétude fugace, mêlée de nostalgie douce mais insistante, transparaisait dans ses yeux gris-vert : la rentrée des classes en effet se ferait sous huitaine. Ainsi annuellement revenait le regret d'avoir quitté trop tôt, à son goût, la minuscule école sise dans une annexe surchauffée en été, glaciale en hiver, de la grande bâtisse prêtée par un notaire de Millau.

Elle eut aussitôt une pensée pour Sylvie, sa sœur de vingt ans son aînée, enseignant à Cornus, nouveau poste double pour elle et son époux. Conviée lors de futures vacances, la

gardienne se montrait toujours reconnaissante à son égard, d'autant plus que «la Grande» l'avait sans cesse encouragée, après lui avoir appris à lire durant ses congés. Elle avait même réussi, à force de patience, à persuader le père de laisser la petite dernière une année supplémentaire à l'école, après le certificat. Et c'est ainsi que Berthe avait stoppé à regret sa scolarité, non pas à onze mais à douze ans.

Outre l'avantage évident pour les deux instituteurs de travailler sur le même lieu, cette nomination longuement attendue permettrait à la fille aînée, malgré ses deux garçons, de venir de temps à autre épauler sa mère, active encore quoiqu'épuisée par treize maternités – pour dix enfants vivants – par son métier de couturière, par la confection de gants à certaines périodes, et par les soins quotidiens à prodiguer au cochon, aux lapins, aux volailles et au potager. Usé par une vie de travail à la vigne et aux champs, devenu acariâtre, le père avait imposé sa décision de garder près d'eux leur dernier enfant, en prévision de leurs vieux jours, proches à présent.

– Ce n'est guère raisonnable ! avait osé la maîtresse d'école devant le pater familias, ahuri de tant d'insolence et qui avait failli définitivement chasser son aînée de la demeure familiale.

En vérité Sylvie avait protesté pour la forme, connaissant de longue date l'entêtement de l'aïeul. Aussi, la mort dans l'âme, s'était-elle résignée : sa sœur si intelligente ne suivrait pas sa voie dans l'enseignement. Parallèlement, Berthe, plutôt petite, fraîche et volontaire, avec un menton assez prononcé, des pommettes hautes, un regard déjà myope, un nez assez long – le nez des Carrière – avait à son tour rejeté l'idée d'enseigner un jour. Aussi éprouvait-elle une certaine tristesse, avivée par le retour de l'automne... Néanmoins, sans l'énoncer ouvertement, elle conservait le secret espoir d'un emploi à Roquefort, comme

cabanière, suivant ainsi l'exemple d'une autre sœur, Lucie. De fait un navrement pénible parfois la submergeait.

Albane, née Carrière, la mère, longtemps menue mais encore solide, ressemblait à une fourmi industrielle. Berthe tenait d'elle mordant, aptitude au changement, désir d'indépendance ; elle s'était en permanence sentie épaulée et encouragée par sa génitrice. Outre l'invitation de l'aînée, elle avait reçu la promesse de Lucie de l'héberger à son tour deux ou trois jours dans son dortoir, au pied du Combalou, en dépit de l'intransigeance de la contremaîtresse à l'œil de vautour. Malgré les mesquineries endémiques, la jeune fille jalousait une certaine solidarité féminine et surtout l'autonomie financière de Lucie, son aînée de deux ans.

– Toi, au moins tu as ta paye ! lui confiait-elle, envieuse.

– Oui, mais ça ne fait pas tout, tu verras... répondait l'employée des caves.

De la même façon la jeune Peyrole songeait à ses amies parties gantières en ville, Mariette, ou encore Elsa qui avait, comme on disait « fait Pâques avant Carême », c'est-à-dire était devenue fille-mère ; d'où la colère de son père et les reproches publics du curé, fulminant en chaire contre la vie citadine, soi-disant moderne :

– Ah ! Il est beau le modernisme qui se permet d'oublier les moindres devoirs d'obéissance à ses parents, les commandements de Dieu et de l'Église, offrant ainsi en exemple laxisme, concupiscence et relâchement des mœurs ! Le pauvre prêtre s'étranglait, devenait écarlate, agitant ses grands bras, tel un sémaphore déréglé. Un jour, j'en suis certain, viendra le jugement divin...

Et le curé tempêtait, ivre de rage, levant le poing vers le ciel, contre ces êtres sans morale et sans religion. Puis titubant

légèrement, il leva un doigt et le dirigea vers ses paroissiens ébahis.

– Gare aux enlacements et aux gambades impudiques! Gare à la luxure! Je protégerai la chasteté de ma paroisse; je garderai intacte sa virginité...

Pourtant, teinté d'une certaine appréhension, un autre sentiment préoccupait Berthe, à la fois doux et tenace; le mois précédent en effet, pour la fête votive, un garçon discret, presque timide, l'avait invitée pour une polka piquée sous la *baume* (la grotte), face à l'église neuve.

*Entraînée par la farandole,
les mains serrées dans les siennes,
elle avait tourné sur le parquet,
les yeux fermés par instants,
éprouvant pour la première fois une légère
mais délicieuse bouffée de bonheur.*

Le lendemain, brouette en mains, Berthe descendit jusqu'au lavoir. Si le trajet aller s'avérait aisé, le retour avec le linge mouillé et l'inclinaison du terrain constituait un véritable pen-sum. Le rinçage – et pour certaines le lavage – s'effectuait à l'eau claire mais très fraîche en toutes saisons, sous la belle ogive de pierre. Lorsque sa mère l'accompagnait, l'accueil restait correct voire chaleureux. En revanche si elle arrivait seule pour la corvée, les quolibets des gaupes¹ ne manquaient pas:

– Té, regardez la pimbêche qui se pointe!

– Alors la morue, toujours aussi plate? Quand est-ce que tu mets un coussin pour voir?

Les rires fusaient et ces attaques sur sa poitrine, si menue pour son âge, la blessaient horriblement.

¹ Souillon

– Ah! Si Sylvie était encore là, soupirait Berthe, elle saurait leur clouer le bec à ces pécores impertinentes!

L'épicière se singularisait par une envie sur la joue et, excès notoire, par une langue de vipère. Mais celle que l'adolescente redoutait le plus, avait pour surnom la Mervièle, une péronnelle plus sale qu'une salamandre, coiffée d'une sorte de tarbouch informe, qui se déplaçait en ce lieu non pour blanchir du linge mais pour cancaner. D'aucunes alléguaient que très jeune, moderne Circé, elle avait été houri recherchée, reine de beauté.

– Ah! Pour sûr, assuraient-elles, elle en a fait tourner des têtes...

Montée à Paris, elle serait même devenue hétaïre après un premier veuvage et l'abandon de son second mari. Berthe peinait à comprendre la déchéance de cette ancienne gouge²: «Comment peut-on tomber aussi bas? C'est impensable. Je demeure persuadée qu'elle est tout à fait capable d'empoisonner avec toutes ses herbes; et même pire de jeter des sorts!»

Elle se souvint d'une réflexion avancée par le père Mathurin:

– Petite, tu connais sûrement pas la vie d'un pape – un certain Boniface – Il était entré dans la carrière comme un renard, avait vécu comme un lion et était mort comme un chien. Eh bé, tu vois, la Mervièle, c'est pareil!

En réalité ce vrai succube lui faisait peur.

La présence quotidienne de l'ivrognesse dont la flaccidité du visage rebutait la jeune fille s'expliquait par la proximité de son repaire, bicoque misérable où deux poules grattaient le sol et régulièrement se juchaient sur la table. Tout ici sentait la fumée, les vêtements humides, le dénuement. En conséquence Berthe s'arrangeait parfois pour se rendre au lavoir avec sa voisine dentellière qui la défendait avec autorité, telle

² De l'ancien occitan goge :« fille non mariée ».

une walkyrie protectrice. Là, en effet, se tricotait la gazette du village et les langues jamais ne chômaient! Chaque fait, grand ou petit, chaque remarque acerbe, chaque tenue un peu équivoque, chaque rencontre inaccoutumée, sans parler des événements marquants, naissance, mariage, maladie grave, accident, décès, se voyaient commentés à l'infini... Une vraie marmite de ragots. Battoir et crachoir! Et les jugements sur la gent féminine, plus que sur les hommes, excitaient la méchanceté de certaines qui se montraient dures et avares, quoique laborieuses; ces railleries dispensées à profusion, ces remarques acerbes, ces médisances jouaient le rôle de soupape, de trop-plein à leur acrimonie.

Généralement les armoires géantes croulaient sous le linge blanc, la hauteur des piles attestant l'opulence de la maison. Seule la rareté des lessives expliquait une telle surabondance de draps. Deux fois l'an on emplissait d'eau un récipient en fonte, posé sur deux larges pierres, dans lequel Berthe ajoutait des cendres, avant d'activer le feu sous le chaudron, appelé *bugadier*. Avec le rinçage au lavoir communal prenait fin l'opération précédant l'étendage sur pré. Bref il ne s'agissait pas d'une mince affaire, mais elle y mettait tout son courage.

– Bonjour Fernand, glissa-t-elle, poursuivant son trajet.

– Bonjour *pichona* (petite), repartit le célibataire qui filait vers son refuge, une fascine³ sur le dos.

En cette saison d'automne, une autre tâche d'importance attendait Berthe et sa mère, le gaulage des noix aux abords de Théronnels, considéré comme un jour exceptionnel. Grâce à un petit fardier, on portait les noix au grenier où elles attendraient au sec la saison froide. Un bref arrêt devant la croix de Plescamp, pour une prière, punctua la descente vers le bourg.

³ Fagot, assemblage de branchages.

Cette belle croix un peu moussue, postée à la rencontre de deux chemins, plaisait particulièrement à Berthe. Un personnage dont on ignorait jusqu'au nom apparaissait en haut-relief.

– Qu'est-ce qu'il porte? demanda la jeune paysanne, un agneau, une besace?

– Je t'ai déjà dit que je l'ignorais; tu m'agaces à la fin!

En vérité nul ne savait et nul ne se posait la question. La croix était là, figée, robuste, rassurante et cela suffisait.

Le soir même, de sa démarche souple, Berthe rentra le tablier débordant de panais et d'aubergines avec lesquels elle envisageait un gratin à la tomate. En outre elle avait cueilli un potimarron qui, ajouté aux pommes de terre et cèleri, composerait la soupe du soir, sa spécialité en quelque sorte.

– Eh bé, tu en auras assez ramassé, toi, au moins! commenta Albane avec acidité.

De longue date l'adolescente avait accepté l'idée qu'en cette saison il n'était plus question de semer, en dehors de quelques épinards:

– C'est trop tard pour semer, ma fille! Il faudra attendre le printemps.

Elle avait songé aussi à un peu de cerfeuil et à des mâches, salade préférée en saison froide. Lui resterait la possibilité de repiquer des oignons, quelques laitues et des choux-fleurs protégés par de la paille.

Avec la venue de l'automne, passée la Saint-Rémi, date traditionnelle de rentrée des classes, l'air avait pris un goût mordoré, sucre qui vire au caramel. Au-dessus du jardin flot-tait un parfum de prunes trop mûres, de coings tiédis par des rayons pâles. La lumière en effet avait changé et ressemblait à du verre fondu. Certains après-midi pourtant demeuraient chauds mais d'un arriéré de chaleur qui s'affaissait, prémices

de l'hiver en somme. Les hêtres avaient mis leur belle couleur foncée, les cerisiers sauvages viraient au rouge et l'érable solitaire, robuste phare défiant l'hiver, fanfaronnait sereinement de sa superbe couleur d'aurore dont Berthe ne se lassait jamais. Les premiers gels ne tarderaient guère et sous les frênes cernant le pré, grossissaient les jonchées de feuilles noires, soulevées par le vent chargé de gouttes fraîches. Depuis quelques jours avaient été ressortis des armoires les chandails de laine, minutieusement tricotés. La récolte rentrée, les pièces de terre semblaient vides. Nettoyées. En attente. Tout était douceur. L'horizon immense portait cette beauté de la terre rouergate qui brûlait l'âme d'une ivresse nostalgique. Lumière chaude et poudreuse précédant le couchant, sérénité violette du *puech* (sommets arrondis), paix du plateau nu, repos de la terre heureuse.

Une grâce divine semblait émaner des choses.

Néanmoins, le ramassage fastidieux des châtaignes, déjà bien entamé, cassait le dos et piquait les doigts.

– J'en deviens folle, se plaignait-elle, les mains sur les reins endoloris.

Ici on n'utilisait pas ces lourdes chaussures à pointes évoquées par la maîtresse. Le séchage des fruits s'effectuerait sur des claies, placées au-dessus du *cantou*, la monumentale cheminée de pierre. Il serait bien temps ensuite de râtelier les feuilles et couper la fougère pour la litière ou la fumure des champs. Enfin en hiver, il faudrait curer les rigoles pour un arrosage efficace des prairies.

Berthe avait bêché ses plates-bandes, mis en terre des bulbes de jacinthe et de perce-neige.

– Dans quelques mois, ils annonceront les beaux jours, prédit-elle.

Plusieurs roses au nez roussi faisaient les fières. Des glaïeuls tardifs fleurissaient encore. Avant de rentrer, elle cueillerait un aster mauve qui atténuerait l'éclat des capucines aux tons de flamme : sur le rebord de la cheminée, ce petit bouquet allait égayer la cuisine sombre au plancher vibrant, et répandre une odeur douce, voisine de celle du poivre. « Ce sera ma manière à moi, pensa-t-elle, de fêter l'anniversaire de la mère, cinquante-quatre ans déjà ! »

Le dimanche précédent, coutume intangible, elle s'était rendue avec ses parents à la fête de Comprégnac. Chaque année elle y retrouvait avec plaisir ses deux cousines, Agathe, la maraîchère dont elle se sentait proche, fiancée à un vigneron de Candas parti faire le soldat, et l'aînée, Marinette, gantière comme sa mère, la tante Marthe, dite la Fagette. Après le trajet somme toute agréable, dans la fraîcheur matinale, sur le chemin poudreux le long du Tarn, après la grand-messe où chacun avait fait étalage de son costume du dimanche, s'était éternisé le repas de famille sous le tilleul. La chaleur peu à peu était devenue étouffante, et dès le fromage, avant même les tartes aux poires et aux prunes, l'oncle Jean, dit Jeantou, plus raide qu'un exarque⁴, avait entamé les romances anciennes. Connu aux quatre coins du canton et même au-delà, grand buveur et joyeux luron, il faisait le chantré à l'église. Ainsi pouvait s'expliquer la relative mansuétude du curé, à cheval sur les principes, pour ses débordements éventuels. Dès le matin à l'auberge, entouré de comparses, il avait entonné les chansons paillardes devant une assiettée de *trénels* (tripes d'agneau), de *farçuns* (farcis aux herbes) et de quelques flacons de Mauzac.

– C'est la fête, nom de Dieu ! tonnait-il le verre en main entre deux couplets.

⁴ Dans l'empire d'Orient, Haut dignitaire.

Puis il reprenait le succès du moment, appris à la foire de Millau, « La caissière du grand café ». La Fagette ne se montrait pas trop inquiète, persuadée que jusqu'à l'heure de la messe au moins, il saurait se tenir.

– Ce soir, soupirait-elle, ce sera sûrement une autre paire de manches ! Mais qu'y faire, mon Dieu ?

Dans la touffeur de l'après-midi, dédaigneux des nuages noirs qui lentement s'amoncelaient, clochettes nouées à la cheville, son instrument sur les genoux, l'accordéoniste avait attaqué polkas, mazurkas, bourrées et une danse à la mode, la scottish. Juchés sur une remorque, les musiciens dominaient la place ombragée ; en effet, grande nouveauté, il avait trouvé un acolyte qui, avec la régularité du jacquemart, sortait alternativement de leur boîte tantôt le hautbois, tantôt la clarinette. À trois reprises Auguste – elle connaissait son nom à présent – était venu inviter Berthe. La troisième danse était une valse :

*Les yeux clos à demi,
la tête rejetée en arrière,
la jeune bergère s'était laissé griser par la vitesse,
les joues empourprées,
la poitrine oppressée...*

Lorsque la musique avait cessé, elle avait été surprise par le geste discret d'Auguste qui, avec une audace inouïe, avait déposé un rapide baiser sur sa nuque. La jeune fille avait éprouvé une sensation exquise mais fut néanmoins outrée d'être aperçue peut-être par les matrones, assises autour de la piste, tandis que les hommes, entre deux morceaux de fouace, sirotaient vin blanc et ratafia. Un seul d'entre eux, surnommé le Nordiste, buvait de la bière, exclusivement. Il était

un des nombreux ouvriers du chemin de fer, venus d'autres régions, voire de l'étranger, pour le chantier. Marié à Candas, il s'était assez bien adapté au pays, malgré son accent bizarre, ses expressions et habitudes alimentaires inconnues par ici. Par convenance, Auguste avait aussi invité par trois fois – elle avait compté! – Violette Frayssignes. N'était-elle pas fiancée à un mégissier, actuellement soldat à Agen? Berthe ouvrait des yeux aussi étincelants que le givre dans le soleil du matin.

D'aucuns pourtant, occupés à la danse, aux commérages ou à la boisson, n'avaient point remarqué l'assombrissement subit du ciel, dans la moiteur ambiante. Avant même le premier coup de tonnerre, de grosses gouttes dévalèrent et rebondirent sur les feuilles des tilleuls comme sur des tambourins détendus. Brusquement l'orage venait d'éclater et, très vite, un vent de panique succéda à la liesse du jour. Courant en tous sens les villageois cherchèrent refuge sous les arbres, les tonnelles, dans les remises ou les resserres à bois. Prestement les musiciens délaissèrent leur estrade exigüe, emportant leurs instruments. Dans le café bondé, empuanti d'odeurs de tabac et de vin, buée et fumée se mêlaient, brouillant la vue. Soudain un courant d'air fit claquer une fenêtre dont une vitre se brisa.

– Fermez, nom de Dieu! hurla le gargotier, tentant de couvrir la clameur.

Éclairs et coups de vent se succédaient maintenant, aussitôt suivis des grondements de la foudre qui ricochaient sur les falaises proches. Albane se lamentait, tandis que le père sortit en courant, sous les trombes d'eau, pour vérifier que le mulet était toujours attaché dans l'écurie de son beau-frère. Les guirlandes de papier, arrachées par bribes, se décoloraient; les fichus sortirent précipitamment des sacs à main et les mouchoirs à carreaux firent leur apparition sur le crâne des rares

hommes non chapeautés; des mères criaient, à la recherche de leur progéniture égarée, certains bambins pleuraient, abasourdis, tandis que des filles effarouchées poussaient de petits cris. La fête semblait gâchée. Indifférents à la pluie diluvienne, trois ivrognes, déjà imbibés, demeurés seuls devant la buvette désertée profitaient de l'aubaine pour boire gratis.

Avec sa cousine apeurée, Berthe s'était réfugiée dans une grange, même si la maison des Fages n'était guère éloignée. La tête ailleurs, elle dirigeait ses pensées vers Violette et vers Auguste, ce garçon plus âgé qu'elle, descendu d'Azinières. Frissonnant dans l'air brutalement rafraîchi, elle tâchait de se souvenir des vendanges passées à Thérondels, où effectivement elle avait déjà vu sans trop le remarquer ce jeune caussenard. Pendant ce temps, sursautant à chaque éclair, frémissante et mouillée dans sa robe d'organdi, Marinette s'inquiétait pour Agathe qu'elle croyait avoir vue s'éloigner en compagnie d'un jeune de Saint-Rome; avec cette pluie aveuglante, elle n'était pas certaine, mais elle s'interrogeait à voix haute :

– Où sont-ils? Mais où sont-ils donc? Qu'est-ce qu'elle faisait avec ce garçon inconnu? J'espère qu'elle ne se comporte pas comme une ribaude! Assurément le père la tuerait, si elle avait fauté, elle fiancée depuis l'an passé. Tu te rends compte! Tu te rends compte! répétait-elle à sa cousine, tout en essuyant ses premières larmes mêlées à la sueur et aux gouttes s'écoulant de ses cheveux.

Pragmatique, Berthe tentait de rassurer cette grande qu'elle considérait un peu comme une vieille fille, secrète et solitaire, avec son air revêche, qui, à longueur d'année, surveillait et morigénait sa petite sœur.

– T'en fais donc pas; elle est pas perdue! Et puis elle a dépassé les dix-huit ans.

Dans la bouche de la Peyrole, ces dix-huit mois de plus qu'elle et son statut officiel de fiancée valaient tous les certificats de moralité. Le déluge semblait s'être un peu atténué. Un foulard promptement noué sur la tête, les deux filles quittèrent leur refuge et se hâtèrent vers la demeure des Fages. Effectivement l'orage s'amortissait; semblable à une artillerie lointaine, il paraissait s'éloigner.

Minuit avait sonné lorsque le charreton, traîné par Fridolin, s'engagea sur le chemin du retour. Quoiqu'adoucie, la pluie persistait, fine, presque froide. Appuyées à la ridelle, mère et fille se serraient pour se tenir chaud. Toutes deux pestaient en silence contre le père qui avait refusé de dormir à Comprégnac.

– Ça serait inconvenant et puis ça se fait pas; point à la ligne! s'était péremptoirement cabré le vigneron.

Il avait toutefois permis à Berthe de retourner en soirée sur la piste du bal que l'on avait déplacé dans la grange voisine. Adolphe eut-il du remords en entendant les femmes frissonner et éternuer? La bruine ne cessait pas; la nuit était d'un noir d'encre. C'est pourquoi, autant pour ménager le mulet ruisselant que par pitié pour son épouse et sa dernière, il eut l'idée de s'arrêter aux Douze, chez son copain de régiment. Il en était certain, en dépit de l'heure indue, il lui ouvrirait l'écurie pour Fridolin, et sa femme, toujours prévenante, raviverait le feu dans le but de réchauffer les visiteuses impromptues et préparerait une tisane trempée de la fouace de la veille. Aux coups frappés sur la porte, l'hôte se leva aussitôt à l'image d'un homme pressé de fuir un danger.

– *Cal dormir aici!* (Il faut dormir ici!) insistait le pisciculteur-éleveur.

Mais Adolphe ne voulait rien entendre. On se contenta donc de se sécher dans la grande cheminée, sous les jambons, les ails et les oignons, alors que son épouse, réveillée en hâte, remisait déjà les draps sortis de l'armoire brune. L'omelette à la ventrèche, le pain de seigle et le cabécou rapidement torchés, on repartit donc dès les premières lueurs de l'aube, après avoir enfoui, dans le sac de cuir, poires et figues généreusement offertes par la fermière des Douze :

– Pour la route ! avait-elle soufflé.

Avec l'avoine et le foin sec, le mulet opiniâtre allait d'un pas alerte dans la brume qui traînassait au-dessus de la vallée, s'accrochant aux genévriers et à la cime des peupliers. La bruine avait cessé ; l'aube grise annonçait toutefois une belle journée, sous un ciel neuf, purifié par les trombes d'eau descendues du firmament. Blottie contre sa mère, aussi pâle qu'un cierge éteint, Berthe s'était enfin endormie sous le préart⁵. Albane ne disait mot, devinant son homme irritable, en dépit du bref repos, des vêtements secs et du solide déjeuner. Seuls le tressautement de la carriole et la fatigue vinrent à bout de sa résistance... Elle somnola enfin. Les jambes pendantes sur un côté du char, Adolphe gardait le cou tendu vers l'avant, les guides dans une main crispée malgré l'allant et la sûreté de pied de l'animal. Le jour s'était levé et il ne pouvait détacher son regard du scintillement des eaux qui se bousculaient en un flot tumultueux. Leur teinte marron-rouge démontrait assez la violence de l'orage et l'énorme masse d'eau tombée en une douzaine d'heures environ. Bref tout cela ne présageait rien de bon et Adolphe se retenait pour ne pas jurer trop fort, marmottant d'incompréhensibles reproches :

– *Macarèl de macarèl !*

⁵ Grosse toile imperméabilisée servant à protéger le chargement d'un véhicule.

Hélas ! À l'entrée de Peyre, à plusieurs reprises, le chemin se trouva encombré de boue, de graviers, de pierres dévalées du talus et des sentes escarpées. Soudain après le coude du pont de fer, il fut stupéfait de rencontrer à cette heure un petit attroupement stationné sur la berme, agitant les bras et parlant haut.

– Ho, ho, ho, s'écria-t-il en retenant les rênes de l'animal.

Fridolin s'arrêta net et le vieux vigneron put constater les dégâts : une véritable coulée de boue et des chutes de blocs avaient obstrué la voie ferrée, interdisant tout trafic.

– *Macarèl de macarèl!* fit à nouveau le père Vayssières.

Reprenant les guides, Adolphe se promit de revenir un peu plus tard apporter son écot à la corvée commune. Il brusqua son bourricot par les venelles pentues du hameau. Une idée fixe brouillait son esprit : dans quel état retrouverait-il sa vigne ? Le chemin passe encore, mais les raisins ? et les ceps ? n'auraient-ils pas trop souffert de la colère divine ? Détachant avec précipitation Fridolin, il lança la longe de cuir à son épouse et, sans une parole, embouqua à toutes jambes la ruelle *caladée* (pavée) qui partait de l'église vieille, tandis que dans le ciel limpide résonnait, guilleret, le chant de l'alouette. Soufflant fort, serrant les poings, toujours jurant, l'œil irrité, Adolphe montait en trotinant.

– *Macarèl de macarèl!*

Il ne sentait plus les jambes endolories de ses cinquante-neuf ans, non plus que la fatigue accumulée des deux bourrées dansées à Comprégnac, doublée d'une nuit agitée et sans sommeil. Il atteignit la vallée suspendue sans s'être retourné une seule fois.

Très haut dans l'éther, comme le narguant, le petit passe-reau chantait toujours, indifférent au malheur des hommes...

La veille était la Saint-Matthieu, jour de l'équinoxe. Depuis peu, à l'exemple de sa mère, Berthe devait enfiler un gilet pour se rendre au potager de grand matin. Une citrouille précoce et les premiers coings de l'année, à peine mûrs, paraient sur la table de la cuisine. La jeune fille fit une pause pour saluer le Barnabé, son voisin, qui débutait les semailles. Pas fâché de s'arrêter un instant et de laisser souffler son hongre pommelé, le laboureur enfonça le soc dans la terre brune, d'un coup sec du talon, essuya sa moustache de gaulois et sortit tranquillement son paquet de gris, disant :

– *Véses pichona, ai atacat.* (Tu vois, petite, j'ai commencé).

« Sème tes blés à Saint-Maurice, tu en auras à ton caprice », affirma sentencieusement le père de deux fillettes qu'il élevait seul tant bien que mal et que Berthe adorait. La bergère reprit sa marche. Par le sentier propre que seules, ici ou là, quelques coulées de terre avaient recouvert, elle grimpait lentement, seulement précédée par Coureuse qui faisait des va-et-vient pour attendre sa maîtresse, ne rechignant jamais, sur son ordre, à courir pour mordiller les pattes des brebis attardées. Humant l'air, elle reconnut les premières heures de l'automne au goût de feuilles cuites, de fleurs brouiées⁶ et de fumier de fanes ou de colombine.

Cet après-dîner le soleil cognait dur encore sur ses frêles épaules, mais elle demeurait persuadée que bientôt le temps n'irait pas sans eau, même si une dizaine de jours auparavant, on souffrait encore de la sécheresse. Tout en cheminant, elle n'eut pas un regard pour l'araire, à demi-pourri, ni pour les planches qui s'empoussiéraient dans une grange abandonnée, aux pierres blondes, au toit percé, que les bureaux avaient annexée. Seul un écureuil malin attira un instant son attention.

– Qu'il est mignon ! s'attendrit-elle.

⁶ Glacé par le gel